

Un jour, le commandant Percier partit en auto sur la route avec une dame qui était très belle et qui venait le voir assez souvent. Elle nous donnait des bonbons quand elle nous rencontrait devant chez lui. Elle sentait bon. Ces dames l'appelaient Éliane, entre elles, avec un sourire amusé; on nous envoyait jouer dehors quand elle venait sur le tapis.

Frédéric dit le soir, au dîner, en tenant son assiette à soupe comme un volant d'automobile :

– Moi, j'ai vu le commandant... Brr Brr... Il est parti dans son auto... pour Paris... avec la belle dame... Brrrrrr.

– Comment? dit madame Lamourette. Où as-tu entendu dire ça?

Elle regardait son mari avec l'air de marquer un point.

– On ne me l'a pas dit, expliqua Frédéric. Je l'ai vu.

– Tais-toi donc, dit sa mère. Et ne raconte pas de sottises.

Il y eut dès lors un refrain dans nos jeux : « Le commandant Percier est parti pour Paris. Il est parti avec la belle dame. » Frédéric le chantait tout bas, comme un secret ou une formule magique. Et la montagne devenait pour nous une sorte de terre promise et de fruit défendu, liée à d'énigmatiques merveilles, au monde de la lune et des automobiles,

des choses rondes, rapides, dorées et mystérieuses, de ce qui brille, de ce qui tourne et disparaît.

Nous pensions qu'il y avait trois sexes : les hommes, les femmes et les soldats ; c'était surtout une question de costume ; les ecclésiastiques restaient douteux. Il ne nous serait jamais venu à l'idée que les soldats ne fussent que des hommes : ils portaient des chemises à carreaux noirs et blancs comme on n'en voyait à personne et des vestes extrêmement courtes qui leur faisaient, quand ils se penchaient en avant, d'in vraisemblables derrières rouges, si hauts, si larges et si forts qu'on n'en croyait jamais ses yeux. Quel confort, quelle sécurité ! Nous les admirions énormément. Les officiers étaient des êtres sans mystère, ils mangeaient aux heures de tout le monde, au lieu que Sabatier, l'ordonnance de monsieur Lamourette, disparaissait à dix heures et à cinq, bref, à des heures où l'on ne mange pas, pour la « gamelle », ou pour la « soupe ». Ces rites d'une existence secrète les auréolaient d'un mystère. Sabatier conduisait Frédéric à l'école et me prenait aussi au passage. Je revois ses grands godillots noirs tombant en cadence sur la route ; il posait les pieds comme Charlot, très en dehors. Cela nous paraissait si

beau que nous essayions de l'imiter. Je ne pouvais pas y réussir, mais je me disais : « Quand je serai grand je marcherai comme Sabatier. » Cet espoir me soutenait dans l'existence en dépit de mes pieds minuscules qui marchaient la pointe en dedans comme les chiens de race et les fauteuils de Chippendale. J'avais la certitude qu'un jour je marcherais comme Sabatier quand je serais adulte et gendarme. Car nous voulions « faire » gendarmes à cheval. Nous rêvions de vivre en bicorne avec des plumes sur nos chapeaux. C'était un dessein aussi clair que les raisons m'en demeurent obscures. Je n'y voyais qu'un inconvénient : les gendarmes ont les cheveux courts et on me les faisait porter longs comme à une fille, ce qui était honteux. Quant à Frédéric, nulle entrave ne l'arrêtait dans les domaines du magnifique : il marchait comme un estropié et se coupa un jour non seulement les cheveux mais même les cils et les sourcils avec des petits ciseaux de brodeur qui avaient la forme d'une cigogne dont le bec était fait par les lames. C'était un instrument que nous admirions beaucoup parmi les objets sacro-saints de la table à ouvrage de madame Lamourette. Il sortit de cette opération avec l'apparence d'un hibou. Ce fut une journée qui se termina sans gloire et sur laquelle nous n'insisterons pas.

C'était ainsi que les ordonnances et les gendarmes, peuple mystérieux et brillant, nous guidaient vers nos destinées. Mais le plus énigmatique de tous était cet Ange qui tournait la manivelle de l'auto du commandant Percier. Au contraire de Sabatier, on ne l'appelait, je ne sais pourquoi, que par son prénom. On ne le voyait que quand il ouvrait la porte ou quand il s'occupait de l'auto. C'était un Corse blond, croisé d'Aveyronnais, qui avait l'air d'un bœuf de labour, le front bas et les cheveux drus comme ces poils qui se rebiffent au front des vaches. Il avait des yeux magnifiques, d'un gris d'eau de mer, et une mâchoire en galoche. Quelquefois on l'apercevait de l'allée des fraisiers, dans le jardin, derrière la fenêtre étroite de la cuisine du commandant, quand il faisait quelque vaisselle. Avant d'essuyer les assiettes, tant que ses mains étaient encore grasses, il profitait de ce cosmétique pour friser sa courte moustache, essuyer ses doigts sur ses cheveux et se peigner devant un petit miroir rond. Il avait le cou plus large que la tête et son crâne tombait à pic dans sa cravate réglementaire qu'il faisait sécher après lavage en la collant à plat sur la vitre. (Une fois sèche, il la cueillait comme un fruit qui se détache tout seul et la repassait, pliée en long,

avec un quart, en crachant dessus pour imprimer les plis. Ces opérations magnifiques nous paraissaient le comble de la virilité.)

Un matin (je confonds les dates, car s'il me reste des visions, et fort précises, je situe mieux ces choses lointaines dans l'espace que dans le temps), il se passa un événement tout simple mais qui marqua dans mes souvenirs. Je me rappelle seulement que ce fut longtemps avant le drame.

Nos pères étaient partis pour toute la journée. Nous avons vu le commandant disparaître sur son cheval et nous restions tout seuls sous les grands peupliers à regarder par les fentes, dans la cabane du maçon, l'automobile et le tas de mortier qui prenaient dans l'obscurité une sorte de valeur fantastique. Car nous aimions, comme tous les enfants qui placent leur paradis dans les cages à lapin, tout ce qui est recoins, placards ou dessous d'escaliers, tout ce qui est obscur et limité.

Ce fut alors que la belle dame vint sonner à la porte du commandant. Je revois encore le petit anneau de cuivre au-dessus de la plaque gravée qui portait le nom de Percier en caractères noirs. On entendit la sonnette tinter dans le vestibule dallé.

Elle avait la même voix que la nôtre et que celle de Frédéric. Les trois maisons étaient pareilles, et cette symétrie me paraît aujourd'hui comme une

chose fantastique, un artifice de théâtre inquiétant. Ce coup de sonnette aussi, je ne saurais dire pourquoi, m’effraie soudain comme un bruit dans une maison vide. La sonnette s’entendait de très loin.

Ange vint ouvrir. Il emplissait toute la porte de sa carrure et de ce grand pantalon rouge qui semblait monter jusqu’aux aisselles sous la courte veste de la « petite tenue ». Il tenait un chiffon à la main.

– Peut-on voir le commandant ? demanda la belle dame.

– Il n’est pas là, répondit Ange, il rentrera pas de la journée.

La belle dame entra quand même et la porte se referma.

Elle ne s’ouvrit que le soir, un peu avant l’heure de la « soupe ». C’était l’hiver ; la nuit commençait à tomber, avec je ne sais quoi de noir, de rouge, et d’aigre et de pompeux comme un rideau de théâtre. Nous jouions encore, dans la rue, au bord du pré. C’était pour nous, après le goûter, une heure fiévreuse et nostalgique, pleine de frissons, d’ardeurs mélancoliques et d’on ne sait quel espoir déçu qu’il m’arrive de retrouver encore quand un train passe à l’horizon. Nous attendions le passage de l’express. Il arrivait comme un bolide, de très loin, brusquement, d’un tournant de l’espace comme pour nous écraser soudain avec des flammes,

dans un cyclone, puis s'éloignait, rapetissait, assourdisait son tonnerre inégal qui était devenu soudain métallique sur le pont et qui finissait dans l'espace comme la dernière vibration d'une corde de violon. L'émoi, la peur, la fièvre, le désir et l'extase, puis le regret accompagnaient son bref passage dans nos oreilles, prolongeaient le roulement estompé dans nos cœurs.

– Saugues-les-Bois, Saugues-les-Bois, criait Frédéric dans sa fièvre, comme pour attraper brusquement quelque chose qui s'en allait à tout jamais.

Ce n'était que la première station. Mais elle nous paraissait lointaine et merveilleuse comme le but même de l'express, comme ces noms qu'on trouve dans les livres, sur des cartes, et qui font rêver : Ampasimbé-la-Sablonneuse ou Orkozoum...

Saugues-les-Bois, patrie du bonheur...

La petite porte s'ouvrit. Elle était vitrée dans le haut, avec un grillage à volutes. Et il n'y eut pas autre chose ce soir-là. Nous ne savions pas alors qu'elle s'ouvrait sur le drame. La belle dame en sortit avec son boa de plumes et son petit chapeau sur le côté, sa voilette à gros pois et son odeur de violettes. On voyait Ange qui la suivait, dans la pénombre. Elle regarda à droite, à gauche, et disparut du côté de l'avenue dont on apercevait au loin les becs de gaz qui commençaient à s'allumer

comme des bulles jaunes. Et puis l'express passa en trombe et il n'y eut plus que la rumeur de nos rêves dans la nuit qui brassait un petit croissant de lune, les peupliers et un début de brouillard.

Nous ne nous serions pas souvenus de la petite porte qui s'ouvrait si Frédéric, le soir, à table, n'avait pas raconté cette mince aventure et si sa mère ne lui eût pas interdit d'en parler en assurant que nous nous étions trompés.

Tout commença probablement par ce soir triste où la petite porte s'ouvrit ; et, quand je me souviens de ces choses, avec l'express qui passait en bolide, il me semble que ce fut lui qui apporta toutes ces aventures comme un cheval que monte le destin, et on nous jette en travers de la selle et il faut aller où il va.

Car l'express nous apportait tout. Nous l'attendions tout l'après-midi, dans la mesure où les enfants peuvent suivre une idée et se rendre compte de l'heure. Il n'arrivait la plupart du temps qu'à un moment où nous n'y pensions plus à force d'y avoir songé. L'hiver, c'était à l'heure du goûter pendant qu'on nous faisait des tartines dans la salle à manger de Fred. Et cependant presque toujours un pressentiment l'annonçait. C'était

sans doute le jeu de la lumière et des ombres, le retour des rites domestiques qui coïncidaient avec eux, un bruit de pelle pour la grille de coke, le placard qu'on ouvrait; parfois même, les jours sombres, la première lueur d'une lampe à pétrole à une fenêtre lointaine. Il me semble aujourd'hui que l'express arrivait au milieu même de la salle à manger, bousculant tout, déchirant l'ombre et les reflets rouges du tapis, la lueur du feu sur les dalles, la quiétude du foyer et ses ombres de miel, sa chaleur, son odeur de pain. Il passait comme l'aventure et il balayait tout. Nos pensées s'enfuyaient, prises dans ces remous comme des papillons de papier dans l'ouragan. Frédéric, arraché d'un coup à sa torpeur, laissait tomber sa tartine n'importe où et se ruait à la fenêtre en tapant des mains sur la vitre, le nez collé contre le carreau :

– Saugues-les-Bois! Saugues-les-Bois, criait-il comme saisi de folie.

Et ses yeux dévoraient le crépuscule noir zébré de flammes vertigineuses.

Ensuite ses mains s'apaisaient. Je les vois encore, contre la vitre, posées à plat, les doigts bien écartés, noires et comme étrangères au corps, pareilles à une radiographie. Ensuite l'impatience faisait place au regret et il tombait pendant quelques instants dans une espèce de prostration rêveuse.